

## RÉSUMÉ DE LA CONFÉRENCE DE PIERRE-ALEXANDRE PAQUET PAR UNE ÉTUDIANTE DE 1<sup>ER</sup> CYCLE

Cette seconde conférence est double et porte sur les recherches de deux anthropologues. Tout d'abord, Pierre-Alexandre Paquet, avec pour principal terrain de recherche les Sivalik, chaînes de montagnes de l'Uttarakhand. Il s'intéresse aux Van Gujjars, société d'éleveurs semi-nomades pastoralistes se déplaçant régulièrement, accompagnés de leurs troupeaux. On les retrouve en Uttarakhand, au niveau de la pointe de l'Uttar Pradesh ainsi que dans l'Himachal Pradesh lors de la saison chaude – deux migrations saisonnières sont effectuées. Ils vivent le long de rivières dans des zones forestières. Cependant, les Van Gujjars ne possèdent pas les terres que leurs pieds foulent – c'est le département des forêts qui agit et se présente comme propriétaire des lieux, et qui est de moins en moins tolérant à l'égard des Van Gujjars. En effet, ceux-ci ne détiennent pas le titre de Scheduled Tribes (ST), grâce auquel ils pourraient obtenir de nombreux bénéfices, par exemple la restauration de terres aliénées.

Aujourd'hui, bien que l'on admette la proximité nature-populations indigènes, les populations indigènes musulmanes renvoient une autre image – ce qui est le cas des Van Gujjars, qui se seraient convertis à l'Islam il y a environ 300 ans. Une représentation d'envahisseurs s'est installée dans les conceptions populaires. De plus, l'histoire écologique indienne, possédant des caractéristiques hindouisantes, le mode de vie pastoral est considéré comme dévastateur et nuisant à l'environnement.

En 1983, après la création du parc national de Rajaji dans l'Uttarakhand, de nombreuses familles de Van Gujjars sont placées dans des colonies « de réhabilitation ». À ce moment, les Van Gujjars sont connus sous le nom de Jammu Wala Gujjars ou simplement de Gujjars. On raconte que le "Van" (qui signifie "forêt" en hindi) est rajouté ensuite, par un homme portant la cause des Gujjars contre le département des forêts. Il s'agissait donc de mettre en évidence la relation privilégiée des Van Gujjars avec ce milieu naturel duquel on souhaitait les arracher. En parallèle, cette nomenclature les distinguait de leurs homonymes hindous dont la réputation de caste est synonyme de richesses. Des mouvements de contestations voient donc le jour, avec objectif de se voir reconnaître le titre de ST.

Émilie Parent aborde ensuite la question de la sorcellerie et de la guérison chez les Khasi. C'est dans l'état du Meghalaya, reconnu comme état tribal géré par les adivāsi, que celle-ci effectue ses recherches de terrain. La société Khasi est majoritairement chrétienne et 10% de la population pratique toujours la religion traditionnelle – ce qui a un impact sur les processus de guérison. S'inscrivant dans le mouvement ontologique, la chercheuse utilise l'expression « attachement diabolique » : dans le cas présent, il est question de malédictions – les victimes sont liées physiquement et mentalement à une malédiction. Les guérisseurs ont pour objectif de délier les victimes du mauvais sort : c'est ce dénouement qui permet de ramener la santé, la joie et le soulagement.

La guérison « traditionnelle » consiste en de nombreuses théories. La ritualité y occupe une place centrale : les guérisseurs convertis ou non entament un processus nommé Shat Pylleng (« casser l'œuf »), rituel de divination et de résolution de problème. On y utilise des grains de riz, un œuf et une planche en bois ; le chant et l'intercession sont également présents. Toutefois, divers mécanismes de guérison s'effectuent par l'entremise de différents acteurs. Le chant et l'intercession sont également présents. Parent constate en parallèle la présence d'un fort mouvement de guérison charismatique catholique, des messes de guérison étant régulièrement pratiquées par des prêtres venant du Kerala. La famille royale est elle aussi habilitée à guérir et des rituels particulièrement élaborés sont pratiqués, parmi eux le brûlement de cheveux. Il existe également des guérisons hindoues et musulmanes, pratiquées à Shillong, notamment par des individus d'origine népalaise, ceux-ci pouvant s'occuper des mauvais sorts khasi.

Effectivement, les mauvais sorts circulent largement au Meghalaya : l'état est considéré comme spirituellement dangereux. La sorcellerie étant une réalité pour les khasi, cela signifie qu'elle peut être dangereuse, voire mortelle. Si la victime ne peut trouver le guérisseur approprié à temps, elle peut décéder du mauvais sort qui l'accable. Quelques-uns de ces mauvais sorts sont le U Thlien, sorcellerie pratiquée par certains clans de Khasi, qui consiste en un sacrifice de cheveux ou de sang ; le Taro, pour lequel aucun remède miracle n'existe – il est décrit comme « mauvais œil » ou comme intoxication alimentaire. Les symptômes de la victime sont similaires à ceux d'une possession ; le Ka Bih, forme d'empoisonnement provenant de Kong Shop dans lesquels la nourriture est empoisonnée afin de s'attirer de bonnes grâces.

Jeanne Pilon, étudiante 1<sup>er</sup> cycle en sciences des religions  
Université du Québec à Montréal